

MARGUERITE YOURCENAR ET ÉDOUARD GLISSANT : DEUX ÉCRIVAINS FACE À L'UNIVERSEL

par Carminella BIONDI (Bologne)

Le choix de confronter deux écrivains aussi différents que Marguerite Yourcenar et Édouard Glissant sur un sujet aussi général que l'idée de l'universel peut susciter des perplexités légitimes. J'en ai eu, pour ma part, et j'en ai encore. D'autant plus que le hasard a joué un rôle dans mon choix, mais Marguerite Yourcenar nous a enseigné à respecter les jeux du Hasard. En effet, à ma fréquentation constante de l'œuvre yourcenarienne s'est ajoutée, au cours de ces dernières années, une fréquentation difficile mais passionnée de l'œuvre de l'écrivain martiniquais Édouard Glissant. Je me suis ainsi aperçue que ces deux écrivains, qu'on aurait pu placer aux antipodes, sont inspirés par un même besoin de situer tout discours particulier dans une perspective universelle, qui seule le justifie et lui donne son sens accompli. Ils partagent aussi une conscience très aiguë de la dimension planétaire de tout problème humain et de tout acte d'écriture. J'espère donc que cette tentative de rapprochement, tout discutable qu'elle est, pourra aider à la réflexion et à la discussion sur l'universalité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar, qui est évidemment une idée complexe, comme toute idée clé chez un grand écrivain.

Je pense que Marguerite Yourcenar aurait consenti à cette définition glissantienne du rôle de l'écrivain, comme de quelqu'un qui doit être à l'écoute du "cri du monde"^[1] et des voix plurielles qui montent de tous les côtés de la planète. Les voix qu'on entend depuis toujours, et qui se croient orgueilleusement les seules autorisées à parler au nom de tous, mais aussi les voix qui commencent à peine, timidement, à entrer dans le concert universel, et celles qui n'ont pas encore réussi à se frayer un chemin et à se faire entendre, mais qui aspirent à parler et ont droit à la parole. N'oublions pas l'intérêt de Marguerite Yourcenar pour les negro spirituals, pour les blues et les

[1] Édouard GLISSANT, "Le Cri du monde", *Le Monde*, 5 nov. 1993, p. 27.

gospels et, dans les dernières années de sa vie, pour les contes d'enfants indiens. Je sais bien qu'on lui a reproché d'être plus sensible au folklore qu'à la réalité de ces peuples, mais le reproche est, à mon avis, injuste et, en tout cas, quelles que soient ses limites d'adhésion à ce que Glissant appelle "l'Autre de la pensée"^[2], il y a toujours eu de la part de Marguerite Yourcenar un réel intérêt et une sincère volonté de comprendre l'Autre ou, pour employer un néologisme glissantien qui évacue l'idée d'appropriation implicite dans le mot com-prendre, de "donner avec" l'Autre.

Il me semble qu'on doit rechercher cette disponibilité face au "divers"^[3] dans les histoires personnelles des deux écrivains qui, tout en étant très différentes sous de nombreux aspects, présentent des affinités en particulier par rapport à l'expérience du déracinement et de l'errance qui leur a permis de pratiquer des réalités multiples et, par conséquent, de prendre conscience de la "rondeur du monde". J'ai bien dit de prendre conscience, ce qui est le contraire d'un savoir abstrait qui en réalité ignore, car la véritable connaissance, Marguerite Yourcenar nous l'a dit, est le résultat d'une expérimentation qui implique en même temps l'objet et le sujet : "tout voyage, toute aventure [...], se double d'une exploration intérieure"^[4].

Édouard Glissant, né en 1928 à Bezaudin (Martinique), est un fils de ces Africains qui avaient été transportés de force dans l'Amérique ou dans les Caraïbes pour en faire des esclaves au service des colons européens. Il est donc le déraciné par antonomase, celui qui porte de par sa généalogie les stigmates de l'appartenance perdue tant à un lieu qu'à une histoire. Français de la Martinique, il a dû quitter son île du Nouveau Monde pour se rendre à Paris et y parfaire sa formation culturelle. Il est resté longtemps en France, ce qui lui a permis de connaître le Vieux Monde, grâce aussi à une lucidité de regard qui lui venait de son double statut de citoyen français et d'étranger. Il a fait aussi une longue expérience à l'Unesco, où il s'est occupé des problèmes culturels à l'échelle mondiale ; il est retourné ensuite, pour un certain temps, aux Caraïbes et il est actuellement

[2] *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 169 : "La pensée de l'Autre est stérile, sans l'Autre de la pensée [...]. La pensée de l'Autre peut m'habiter sans qu'elle me bouge sur mon erre, sans qu'elle 'm'écarte', sans qu'elle me change en moi-même [...]. L'Autre de la pensée est ce bougement même".

[3] J'emploie ici le mot au sens glissantien de "différent" et "multiple".

[4] Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Livre de poche (1^{er} éd. : Le Centurion, 1980), p. 305. J'emploierai par la suite le sigle YO.

professeur à l' université de Bâton Rouge en Louisiane. Toutes ces expériences font de lui un écrivain très sensible face à ceux qu'il appelle les "chaos-monde", c'est-à-dire les voix multiples qui s'entrecroisent et se relancent à la surface de la planète.

Marguerite Yourcenar, on le sait, a fait le parcours inverse. Fille du Vieux Continent et nourrie de sa culture, sans appartenance à un lieu géographique, mais bien enracinée dans l'histoire et la tradition de l'Occident, tout en étant sensible aux voix qui venaient d'ailleurs, elle a connu, elle aussi, le traumatisme de la rupture au moment de son exil américain. Car l'Amérique, tout en s'inscrivant dans la tradition de l'Occident, n'avait rien à voir avec ces milieux cultivés où l'écrivain avait vécu jusque-là. On connaît très bien ce qu'elle a dit à ce propos : "J'ai appris à quel point les groupes littéraires ou mondains reliés par des notions politiques ou religieuses, ou autres, ne forment que des petits groupes flottants, comme des algues, dans l'Océan qu'est la vie [...] j'ai appris le peu qu'on est dans l'immense foule humaine [...]" (YO, p. 118).

L'impact avec ce dépaysement brutal, qui a fait d'elle une sirène contrainte à troquer sa belle voix pour des jambes incertaines, l'a aidée à s'ouvrir à d'autres réalités humaines et à regarder au loin d'un œil plus libre et plus clairvoyant. Le projet de connaissance qu'elle a fait exprimer à Zénon lors de sa première rencontre avec Henri-Maximilien pourrait être le sien : "Par-delà ce village, d'autres villages [...]. Par-delà les Alpes, l'Italie. Par-delà les Pyrénées, l'Espagne [...]. Et, plus loin encore, la mer et, par delà la mer, sur d'autres rebords de l'immensité [...]", etc.^[5]

Si le goût du déplacement, l'expérience du déracinement et la connaissance de tant de réalités différentes ont joué un rôle essentiel dans l'élargissement de la perspective des deux écrivains à la dimension planétaire, il ne faut pas oublier, non plus, qu'à côté du déplacement spatial, il y a toujours eu, pour eux, un déplacement analogue dans le temps. Tous deux se sont en effet mesurés avec le passé qu'ils ont essayé de faire revivre dans leurs ouvrages, poussés par un même besoin de situer l'*hic et nunc* dans le Tout dont il fait partie.

Cette opération a été bien plus difficile pour Édouard Glissant que pour Marguerite Yourcenar, car la dimension temporelle était pour lui

[5] Marguerite YOURCENAR, OR, p. 564.

une dimension spatiale aussi, au sens propre du mot, puisque trois continents sont impliqués dans le passé des noirs des Caraïbes : l'Afrique, l'Amérique et l'Europe. Et encore, si l'Europe a toujours eu une conscience très nette de la continuité du processus historique et en a gardé soigneusement la mémoire dans ses livres, ses monuments, ses œuvres d'art, pour un fils de la diaspora noire le voyage dans le gouffre de son passé est une aventure bien plus difficile et dangereuse, car il ne s'agit pas seulement de faire revivre des événements et des personnages historiques, mais de réinventer une histoire volée. Ce travail de réinvention, à partir de fragments incertains et mal situés dans le temps, est à l'origine de tous les romans d'Édouard Glissant, à partir de *La Lézarde* (1958), nom d'un fleuve de la Martinique, jusqu'à *Tout-Monde* (1993), en passant par *Le quatrième siècle* (1964), *Malemort* (1975), *La case du commandeur* (1981), *Mahagony* (1987). Ces six romans forment une sorte de saga de quelques familles noires de la Martinique, à partir de l'arrachement à leur pays d'Afrique, jusqu'au présent qui en fait des Français à la recherche d'une identité.

Cet effort pour reconstituer l'histoire générale d'un peuple à l'aide d'histoires familiales, même si les personnages sont fictifs, n'est pas sans rappeler (compte tenu des différences) la tentative analogue accomplie par Marguerite Yourcenar dans *Le Labyrinthe du monde*.

Dans ce voyage à la recherche de son histoire, et de soi-même, Glissant, ce Français descendant d'ancêtres africains et né dans une île de l'Amérique, a dû reconnaître et accepter le fait qu'il est le produit de plusieurs cultures, qu'il n'est pas enraciné dans un lieu et dans une histoire, mais dans plusieurs lieux et dans plusieurs histoires : celle de l'Afrique lointaine, certes, mais aussi celle des Antilles qui sont devenue son pays, celle de ses pères esclaves, mais aussi celle des anciens maîtres qui lui ont donné une langue et l'ont nourri de leur savoir. La meilleure image pour rendre cet enracinement multiple dans plusieurs continents est celle de rhizome "qui est une racine démultipliée, étendue en réseaux dans la terre et dans l'air, sans qu'aucune souche y intervienne en prédateur irrémédiable" [6].

[6] *Poétique de la relation*, op. cit., p. 23, abrégé en PR. L'idée est tirée de l'essai qui a pour titre *Rhizome* (1976), repris en *Mille plateaux* (1980), de Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI. Glissant dédie à la mémoire de ce dernier son roman qui vient de paraître, *Tout-Monde* (Paris, Gallimard, 1993).

Voilà où Glissant a été amené dans son effort de se situer et de situer les peuples noirs des Caraïbes dans le contexte mondial. Mais au cours de cette longue recherche, et grâce aussi à l'expérience directe des réalités les plus diverses, il a aiguisé sa sensibilité face aux phénomènes mondiaux et s'est vite rendu compte que la précipitation de notre époque, destinée à s'accroître dans le futur, provoque un impact vertigineux de cultures et des déplacements de plus en plus fréquents et rapides, qui font de notre monde une "totalité en mouvement" (*PR*, p. 147).

Selon Glissant, les différentes poétiques du XX^e siècle ont désormais épuisé leur force propulsive face à cette réalité nouvelle et un grand vide meuble cette fin de millénaire, une absence de grands projets culturels qui soient à même de se mettre à l'écoute des tensions de notre époque, d'en interpréter les attentes et d'offrir un point de repère. C'est dans un ouvrage qui a pour titre *Poétique de la relation*, publié en 1990, qu'il s'est efforcé de remplir ce vide. Glissant essaie de nous transmettre le vertige d'un monde devenu global, sans frontières et sans coordonnées certaines, pris dans un dynamisme qui bouleverse les traditions les mieux consolidées, provoque la rencontre et le frôlement continu des langues et des cultures les plus éloignées dans une nouvelle Babel qui ne doit pas, cette fois, rater son entreprise : "Par-delà les luttes aiguës contre les dominations et pour la libération de l'imaginaire, s'ouvre un champ démultiplié, où le vertige nous saisit. Mais ce n'est pas le vertige qui précède l'apocalypse et la chute de Babel. Il est donné, *dans toutes les langues*, de bâtir la Tour" (*PR*, p. 123), de réaliser "l'unité-diversité" du monde.

Cette vue du panorama mondial lui fait comprendre que le monde est en train de vivre une sorte de créolisation analogue à celle qui a été déjà vécue par les noirs des Antilles (et de l'Amérique en général) et que leur expérience, si tragique et si négative sous bien des aspects, peut offrir, sinon un modèle, du moins le tracé d'un parcours dont on connaît les pièges et les impasses. Car l'avenir, selon Glissant, sera caractérisé par une diaspora généralisée, qui pourra mettre en danger notre identité si nous n'acceptons pas, en notre for intérieur, de devenir des "errants". En effet, nous dit Glissant, si "l'exil peut effriter le sens de l'identité, la pensée de l'errance, qui est pensée du relatif, la renforce le plus souvent" (*PR*, p. 32).

Si nous réussissons cette conversion, le déracinement qui nous guette tous, dans un avenir plus ou moins proche, au lieu de mettre en

danger notre identité, peut concourir à la formation d'une identité nouvelle, que Glissant appelle "identité-relation". Elle va nous permettre d'entrer dans la dialectique de la "totalité en mouvement" (PR, p. 30) qui caractérise notre époque, sans risquer l'homologation qui est toujours à l'affût de tout processus de développement à dimension mondiale. Pour Édouard Glissant l'universel n'est pas un a priori, mais un but :

L'errant récuse l'édit universel, généralisant, qui résumait le monde en une évidence transparente, lui prétendant un sens et une finalité présumés ; il plonge aux opacités de la part du monde à quoi il accède. La généralisation est totalitaire : elle élit du monde un pan d'idées ou de constats qu'elle excepte et qu'elle tâche d'imposer en faisant voyager des modèles. La pensée de l'errance conçoit la totalité, mais renonce volontiers à la prétention de la sommer ou de la posséder" (PR, p. 33).

Or, cette conversion est très difficile pour la pensée occidentale, qui a toujours eu un sens très aigu de ses origines, de son enracinement dans un espace et dans une histoire et qui, au lieu de penser l'universel, s'y est substituée, en faisant de ses valeurs les Valeurs en sens absolu : "l'universel généralisant est toujours ethnocentrique [...]. L'impérialisme (la pensée comme la réalité de l'empire) ne conçoit pas l'universel, il en tient lieu" (PR, p. 131).

Mais pour ne pas généraliser à son tour, Édouard Glissant a reconnu que des forces de rupture sont à l'œuvre depuis toujours dans la pensée occidentale, même si elles ont été l'apanage d'une minorité : le goût de l'errance, le désir et l'attraction de l'Autre, qu'on rencontre déjà dans les livres fondateurs de l'Occident, tels que *l'Illiade*, *l'Odyssée*, *l'Ancien Testament*, etc. Ces forces se sont accentuées dans les avant-gardes du XX^e siècle.

Je ne sais pas quelle place Édouard Glissant aurait assignée à Marguerite Yourcenar dans son panorama culturel de l'Occident puisque, à ma connaissance, il n'a jamais parlé d'elle, ce qui risque de rendre stérile, sinon dangereuse, toute hypothèse à ce propos. Mais, vu que j'ai risqué le rapprochement entre le deux écrivains, et que c'est là un point crucial du débat, c'est-à-dire l'idée d'un universel qui soit une construction polyphonique au lieu d'être un archétype qui s'impose et ne demande qu'à être reconnu, il me paraît important d'essayer de situer Marguerite Yourcenar en utilisant la grille adoptée par Glissant dans sa *Poétique de la relation*.

Je crois que tout d'abord il l'aurait située parmi ces dangereux chercheurs d'absolu qui risquent la pluralité du monde, mais que tout de suite après il lui aurait reconnu d'être possédée par ce démon de l'errance qui n'est pas, on l'a vu, la seule passion de bourlinguer, mais une attitude mentale de disponibilité à l'écoute de la vie, celle de l'immense océan, certes, mais aussi celle des humbles gouttes d'eau qui le composent. Et s'il est vrai que pour Marguerite Yourcenar toutes ces gouttes, vues dans la perspective de l'universel, se ressemblent, elle a néanmoins su en saisir la valeur unique qui fait de chacune d'elles une partie irremplaçable du Tout. En cela, je crois qu'elle est très proche de l'oxymoron glissantien figuré dans la formule "unité-diversité" du monde.

Ce goût de l'errance et cette disponibilité au "divers", elle les a transmis à ses personnages. Commenant par Hadrien, qui a été habité dans sa jeunesse par le désir d'être "seul, sans biens, sans prestiges, sans aucun des bénéfices d'une culture" et de "s'exposer au milieu d'hommes neufs et parmi des hasards vierges [...]" (OR, p. 323). Ce déracinement total n'a été qu'un rêve. Il a pourtant fait de lui cet empereur qui a choisi de voyager pour connaître et qui s'est partout efforcé de laisser la diversité s'épanouir sous l'uniformité de l'empire. Dans le contexte particulier qui fut le sien, l'Hadrien des *Mémoires*, s'est opposé à toute forme d'homologation du monde : "J'y retrouvais à l'état brut cette diversité dans l'unité qui fut mon but impérial" (OR, p. 379). Certes, Glissant refuse l'idée de l'empire qui a été l'une des idées-forces de l'Occident, mais l'idéal d'une unité qui, loin de faire violence aux diversités, serait le résultat harmonieux de leur concours inspire la *Poétique de la relation*.

Je me suis arrêtée sur Hadrien à cause de cette coïncidence étrange, même dans sa formulation, entre le projet impérial et le projet culturel d'un écrivain de notre époque, mais Zénon aussi s'inscrit dans cette lignée d'errants qui ont choisi de parcourir le monde pour en connaître les différents visages, avant d'accomplir le long parcours à rebours au-dedans de soi, pour rechercher finalement l'unité sous la diversité. Et Nathanaël qui, lors de ses voyages, a été curieux et respectueux de toute forme de diversité, naturelle, raciale, religieuse, qui a su se glisser dans la peau des animaux pour participer de leurs joies et de leurs douleurs : "Nathanaël se sentait partagé entre la joie de l'oiseau happant enfin de quoi subsister et le supplice du poisson englouti vivant" (OR, p. 1000). Mais à la fin de son parcours, seul, sur l'île déserte, il est devenu de plus en plus sensible

à ce qui le diversifie, non pas pour nier la valeur de toute existence particulière, mais, au contraire, pour la souligner contre toute forme de discrimination du divers, au nom de la destinée commune : "La coutume plus que la nature lui semblait marquer les différences [...]. Même les âges, les sexes et jusqu'aux espèces, lui paraissaient plus proches qu'on ne croyait les uns des autres : enfant ou vieillard, homme ou femme, animal ou bipède [...] tous communiaient dans l'infortune d'exister" (*OR*, p. 1008).

Unité dans la diversité, diversité dans l'unité, unité-diversité. Quelles que soient les différentes nuances qu'on peut attribuer aux mots, il me semble qu'ils soulignent, chez les deux écrivains, l'existence d'une pensée de la spécificité qui ne se conçoit que sur l'arrière-plan d'une pensée de l'universel. Et, inversement, d'une pensée de l'universel qui ne se pense pas comme une donnée, mais comme le résultat d'une quête et, donc, comme un aboutissement.

Au terme de cette tentative de rapprochement plus ou moins réussie (j'en reconnais toutes les limites), il faudrait, pour ne pas donner l'idée d'unisson qui est bien loin d'exister, souligner des différences inconciliables entre les deux écrivains, qui vont du langage employé, que Glissant veut baroque, jusqu'au rôle assigné aux mythes. Je ne fournirai en particulier que l'exemple du mythe des origines, dont l'écrivain martiniquais dénonce le dangereux potentiel d'intolérance et le pouvoir de conditionnement sur la disponibilité de l'Occident face à la diversité et donc, indirectement, sur l'idée d'universel. Mais ce serait là un élargissement du sujet qui dépasse les limites d'une communication.

Je termine par une citation tirée de *Poétique de la relation*, où Édouard Glissant insiste sur la nécessité de rompre, avant, tout, avec un langage trop connoté par l'existence de modèles :

Ce que nous avons noté chez Saint-John Perse, comme une esthétique de l'univers [...] nous la qualifions maintenant d'une autre manière. C'est une esthétique du chaos-monde [...]. L'esthétique de l'univers supposait des normes préétablies, dont l'esthétique du chaos-monde est l'illustration et la refutation brûlantes. (*PR*, p. 108)

Ce passage en dit long sur le travail qui reste à faire pour avoir la certitude qu'on ne s'est pas laissé prendre au piège des mots.